

Aline Cohen de Lara¹

Clinique de l'agir, ces enfants et adolescents terribles : entre glaciation et réchauffement pulsionnel

Régulièrement des épisodes plus ou moins spectaculaires nous rappellent que certains adolescents, préadolescents, parfois même de très jeunes enfants, expriment une destructivité par des comportements clairement anti-sociaux voire meurtriers qui peuvent survenir sans anticipation, des actes qui bousculent nos repères et nous laissent souvent sidérés, démunis.

Il est fréquent de rapporter ces expressions de la destructivité à des enfants et adolescents ayant eux-mêmes subi des violences plus ou moins manifestes et évoluant dans des environnements où les manques et les manquements sont visibles, où les traumatismes et microtraumatismes peuvent être accessibles, sans pour autant que l'on puisse affirmer que tous les enfants ayant été violentés vont nécessairement devenir violents à leur tour. Il n'existe pas de facteurs prédictifs à 100%, et ce quel que soit le domaine scientifique. L'expression de la destructivité peut aussi advenir sans aucun signe avant-coureur au premier abord, parfois dans des milieux où on ne perçoit pas de carence ou de défaillance manifeste dans les investissements. La destructivité n'est pas l'apanage d'une jeunesse issue de classes défavorisées, des « petits sauvages » qui n'auraient pas reçu la bonne éducation et qu'il faudrait punir et rééduquer.

C'est pourtant d'abord à eux que l'on pense face à ces actes, à ces enfants et adolescents « à fort potentiel délinquant, avec une pente antisociale parfois développée jusqu'à la limite » selon Laurence Kahn² ayant grandi dans des « familles à problèmes multiples » et qu'avec euphémisme Gilbert Diatkine qualifiait de « candidats à la psychopathie »³. Je vais donc débiter mon propos autour de vignettes cliniques issues d'une pratique de psychanalyste en institution thérapeutique, internat, externat et placement familial tous spécialisés dans les troubles des conduites et des comportements. Ces enfants et adolescents violents étaient souvent affublés du qualificatif « dangereux pour eux-mêmes et pour les autres » qui chez l'adulte peut entraîner un placement d'office pour protéger la société de potentiels psychopathes.

¹ Professeure de psychologie clinique et de psychopathologie Université Sorbonne Paris Nord, Psychanalyste membre de la SPP, directrice adjointe de la RFP.

² Kahn L. « Les petites choses. Enfants du Cotéau, temps de guerre », in *Penser/rêver* n°14, L'inadaptation des enfants et de quelques autres, Edition de l'Olivier, automne 2008, p. 17.

³ Diatkine G., « Familles sans qualités : les troubles du langage et de la pensée dans les familles à problèmes multiples », in *La psychiatrie de l'enfant*, Vol. 22, n° 1, 1979.

J'aimerais évoquer ces diagnostics qui nous viennent fréquemment à l'esprit de psychopathie, parfois associée à la perversion ou la perversité, issus de classifications en psychiatrie adulte et controversés en clinique de l'enfant.

1 Psychopathie, perversion

Ces diagnostics posent problème lorsqu'ils sont appliqués à des période de vie durant lesquelles l'organisation psychique n'est pas encore stabilisée. La notion d'organisation psychique ou psychopathologique est préférable à celle de structure qui contient un risque de fixité au regard de la mobilité et de l'évolutivité du fonctionnement psychique à ces âges tout particulièrement du fait de la dépendance à l'environnement⁴. Le risque serait de considérer qu'un diagnostic posé durant l'enfance perdurerait nécessairement à l'âge adulte. Chez l'enfant et l'adolescent, des potentialités de changements, des désorganisations et réorganisations sont toujours susceptibles d'advenir en fonction de la qualité des rencontres et de la possibilité d'advenue de nouvelles identifications.

Un autre risque consiste à poser des diagnostics en se basant sur des actes et particulièrement quand la destructivité s'exprime à travers eux de façon crue, plus ou moins liée aux motions libidinales. D'où l'importance de distinguer destructivité et sadisme et de s'interroger sur l'objet envers qui elle s'exprime, envers soi-même ou envers autrui ? Le statut de l'objet est aussi à prendre en compte, ce qui engage des modalités d'intervention distinctes. S'agit-il d'objets internes ou d'objets externes plus ou moins reconnus dans leur altérité ? Le travail psychique de constitution de l'objet est souvent toujours en cours à ces âges, susceptible de remaniement, de régressions. L'objet peut être dénié, mis sous emprise comme dans la cruauté infantile, subir une désobjectalisation par le travail du négatif (Green), voire être un « non-objet » selon Paul Claude Racamier qui écrit à propos du pervers narcissique « à quoi bon le fantasme lorsqu'il n'y a pas véritablement d'objet ? ». Agir plutôt que fantasmer, rêver, désirer et différer la satisfaction pulsionnelle. Tout va dépendre de l'état d'organisation du moi : plus ou moins unifié, sous l'égide des pulsions partielles, en mosaïque ou morcelé sous l'effet du clivage, en partie protecteur mais qui peut aussi écarter plus encore les fentes de la déchirure et empêcher la réduction de la béance et la cicatrisation.

⁴ Cohen de Lara A., (2020). Quelques considérations actuelles sur « Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre », in *Quelques motifs de la psychanalyse. À partir des travaux de Laurence Khan*, dir. O. Bombarde, C. Matha, F. Neau, Les Belles Lettres.

Les modalités défensives découlent de l'état du moi : refoulement ou répression, notamment des affects, clivage, déni, idéalisation-désidéalisation, identification projective... Le travail psychique de canalisation de l'excitation, via la vectorisation en motions pulsionnelles, dépend de l'état d'organisation du moi et de l'intériorisation plus ou moins structurante des instances psychiques, notamment le surmoi, instance susceptible de poser des interdits et de limiter l'expression directe des mouvements pulsionnels.

Tous ces éléments doivent être pris en compte dans la discussion diagnostique face aux actes violents, susceptibles d'évoquer des tableaux cliniques de perversion, perversité, psychopathie, qui contiennent un risque de réduction à la dichotomie classique du bien et du mal. Pour autant, il me semble intéressant d'évoquer ces entités controversées chez l'enfant, peut-être moins à l'adolescence.

Historiquement, la notion de psychopathie comprend différentes formes dont celle dite pure, des patients adultes décrits sans culpabilité ni conflit interne. Cette forme ne serait pas ou très rarement appliquée chez l'enfant. Pour Balier et Diatkine, la psychopathie chez l'enfant n'est ni une entité morbide, ni un trouble de la personnalité mais « *un mode particulier de faire face à la tension psychique en évitant l'élaboration mentale par des réponses agies* ». Cependant, toute réponse agie n'a pas un caractère de pronostic alarmant, on parle de « *comportements psychopathiques* », parfois de « *risque psychopathique* » chez certains enfants mais le terme de « *psychopathe* » est conservé chez l'adolescent.

« *Le problème est moins de poser un diagnostic que d'établir une hiérarchie dans la série des dangers qui menacent l'enfant* »⁵ et la dimension psychopathique doit être envisagée en premier car elle peut entraver les mesures d'interventions.

L'observation clinique montre fréquemment l'aspect peu organisé, dysharmonique, du fonctionnement. Pour Denise Braunschweig un « *secteur psychopathique de la personnalité* » peut coexister avec d'autres parties plus structurées. Selon elle « *l'abord sous l'angle psychanalytique pratiquement unique ne saurait être suffisant quand il s'agit de malades dont la plus grande partie de la pathologie s'extériorise dans le comportement.* » (...) « *L'abord psychanalytique (...) renseigne (...) sur les conflits et sur l'aspect dynamique* » du fonctionnement qui éclaire « *sur la partie la plus névrotique de leur personnalité, sur ce qui dans leur Moi est le mieux organisé* ». Si « *à ce niveau, une certaine alliance thérapeutique*

⁵ Balier C., Diatkine G. (1995), La psychopathie chez l'enfant et l'adolescent, *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Puf, Tome II, 1363-1411.

est possible », il n'est « *pas certains que le reste, c'est-à-dire le comportement psychopathique, n'échappe pas à cette investigation* »⁶.

Différents secteurs de la personnalité peuvent ainsi coexister au sein de l'organisation en mosaïque du moi et leurs poids respectifs orientent la discussion diagnostique et l'orientation thérapeutique. Si des actes ou des comportements peuvent relever d'un secteur psychopathique de la personnalité, certains peuvent avoir une connotation perverse, ce qui conduit à s'intéresser aux notions de perversion et de perversité.

Daniel Zagury, psychiatre et expert judiciaire, donne « *à la perversité chez l'adulte un autre statut que celui de traits constitutionnels définitivement fixés dans le registre de l'amoralité, de la malignité et de la jouissance à faire mal à autrui* ». Face à des crimes ou délits, notamment sexuels, nos sociétés cherchent toujours à circonscrire le mal, ce qui ne fait que déplacer le problème d'une entité sur une autre, de la psychopathie à la perversion puis à la perversité. Si le « *mal a été repoussé sur le terrain de la perversité. Le problème reste entier mais déplacé. André Green⁷ l'a remarquablement résumé : « La sexualité n'a partie liée avec le mal que lorsque sa composante érotique est dominée par sa composante narcissique, c'est-à-dire lorsque la haine, qui prend sa source dans l'auto-affirmation du moi, monopolise presque entièrement l'érotisme.* »⁸ On voit combien la dimension d'intrication versus désintrication pulsionnelle est fondamentale, intrication partielle, voire secondaire aux actes. Ainsi, la destructivité devient sadisme par érotisation secondaire.

Zagury établit chez l'adulte une distinction entre les « pervers de divan » et les « pervers de prison » selon « *la prise en compte du poids de la haine, de la destructivité, de la dévitalisation objectale, de la pulsion de mort, de la pauvreté fantasmatique, de la carence narcissique* » et il « *invite à distinguer ceux qui mettent en scène leur scénario et ceux qui mettent en acte leur destructivité.* »

Ceci m'a évoqué les distinctions de Piera Aulagnier⁹ concernant le travail de représentation pulsionnelle. Il y aurait selon cette auteure une « mise en forme » de la pulsion par les processus originaires (pictogrammes), puis une « mise en scène » par les processus primaires (fantasme) et enfin une « mise en énoncé » ou « mise en sens » par les processus secondaires.

⁶ Braunschweig D., Lebovici S., Van Thiel Godfrind J. (1969), La psychopathie chez l'enfant, *Psychiatrie de l'enfant*, XII, 1-106, cité par Balier et Diatkine, 1995, p. 1380.

⁷ Green A., (1988). « Pourquoi le mal ? » Nouvelle revue de psychanalyse, n°38, Gallimard.

⁸ Zagury D., (2024). Perversion – perversité, in Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, *Le Carnet PSY*. 2024/4 (N° 269), p. 30-32.

⁹ Aulagnier P. (2003). *La violence de l'interprétation*. Le fil rouge, Puf.

Le statut de l'acte pourrait-il correspondre pour certains à une mise en forme et pour d'autres à une ébauche de mise en scène ?¹⁰ Quant à la mise en sens, elle relève souvent du travail thérapeutique susceptible d'être proposée par l'objet analyste quand le patient ne montre qu'insuffisamment de signes de réflexivité, d'introspection, ce qui est généralement le cas chez ces enfants et adolescents qui ont recours aux actes, ce que je vais tenter d'illustrer à partir de situations cliniques.

2 Anthony – Mise en acte, mise en scène

Le cas d'Anthony montre comment l'externalisation de mouvements pulsionnels conflictuels qu'il ne parvient pas à tolérer psychiquement, suscite la mise en acte par d'autres que lui, mais à son initiative. Dans un second temps, sa position de voyeur de cette mise en scène externalisée, lui permet de contrôler ces éléments bruts projetés, et peut-être de les introjecter, voire de les élaborer à partir des empreintes visuelles issues de la perception externe.

Anthony est l'aîné de deux enfants nés d'une liaison entre une femme célibataire et un homme qui ne les a pas reconnus et ne s'intéresse pas à eux. La mère élève seule son fils et ne demande rien au père qu'elle continue de fréquenter. Ils vivent ainsi dans une très grande proximité physique, jusqu'à l'entrée à la maternelle où il est noté des angoisses de séparation. La situation évoque des modalités relationnelles mère-fils sous l'égide du lien narcissique propre aux familles incestueuses, pouvant conduire à la perversion narcissique décrite par Racamier. (L'origine de l'emprise se situerait au niveau de l'investissement que la mère fait du bébé. « *L'espace psychique de l'enfant, son intériorité sont infiltrés, parasités et littéralement squattés par les démons et fantômes des parents et de leurs histoires.* »¹¹ Le moi de l'enfant se charge d'une culpabilité d'emprunt. Dans ces configurations, le déni de la différence des sexes et de la castration serait au premier plan.)

Durant la troisième année, la mère est à nouveau enceinte contre l'avis du père qui disparaît à la naissance de la seconde. Anthony est très affectueux à l'égard de sa mère qui n'évoque aucune difficulté jusqu'à l'entrée en primaire où son attitude change. Il se détache, commence à tenir tête et à rudoyer sa mère. Débordée, elle alterne entre des gratifications illimitées et de brusques remontrances. Elle ne sait comment répondre aux questions qu'Anthony pose à propos de son père. Il se met souvent en danger, répète qu'il va se faire écraser, jouant là une

¹⁰ Cohen de Lara A. (2023). Une rencontre tardive et pourtant déjà là. Dans J.F. Chiantaretto, A. Cohen de Lara, F. Houssier, C. Matha (dirs.). *Aux origines du Je : l'œuvre de Piera Aulagnier*, (pp. 21-31). Ithaque.

¹¹ Benjamin M, (2024). De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, in Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, *Le Carnet PSY*. 2024/4 (N° 269), p. 26-29.

scène à laquelle il avait assisté petit, s'identifiant à ce père dont on lui a dit qu'il serait mort brutalement. À l'école, les bagarres sont nombreuses, il menace aussi bien les adultes que les enfants et son agressivité se retourne parfois contre lui. Il erre dans les jardins publics, traîne avec des garçons plus âgés, commet des actes pyromanes, des conduites à risques qui sont autant d'équivalents suicidaires, et évoque parfois son désir de mourir. Sa mère a sans cesse peur pour lui et, bénéfice secondaire, il revient fréquemment dormir dans son lit. Ce qui inquiète particulièrement la mère, ce sont les propos et les jeux sexuels auxquels il se prête et dans lesquels il entraîne sa sœur et d'autres enfants. Il a une intense curiosité sexuelle qu'il ne peut assumer seul et cherche à maîtriser en se mettant en position de voyeur, après avoir incité les plus petits à lui obéir. Ces jeux sexuels ont lieu lors de moments de désœuvrement et d'ennui, quand les enfants sont livrés à eux-mêmes, loin des adultes. C'est aussi durant ces temps intermédiaires, ces espaces vides, que les comportements violents sont apparus. À l'école, Anthony est turbulent, velléitaire, ne travaille pas sans un soutien personnalisé et recherche l'attention et l'affection exclusive des enseignants. Ses relations avec les autres enfants sont médiocres, il est agressif et n'a pas d'amitiés privilégiées. Les troubles ne cessent de s'aggraver. La mère demande pour la première fois l'aide d'un tiers, mais aucune prise en charge n'est possible, Anthony refuse toute consultation individuelle. Le CMP préconise une séparation et soutient la mère dans la décision d'un placement en internat thérapeutique où il entre à l'âge de 9 ans.

Anthony semble très bien s'adapter à la vie en groupe en internat. C'est un enfant au contact agréable mais distant, qui fait preuve d'une extrême maîtrise de lui-même, très défendu par rapport à son monde interne et à ses affects. Projetés dans l'environnement, l'ennui et le déplaisir sont fortement ressentis par l'adulte.

Les agirs agressifs sont les aspects les plus inquiétant du fonctionnement d'Anthony au regard du risque d'évolution psychopathique. Ils interviennent après des frustrations ou des échecs et peuvent se comprendre comme des décharges d'excitation quand la réalisation des désirs est réprimée et ne peut être différée par l'hallucination et le fantasme. Ils correspondent à des solutions magiques qui garantissent la coïncidence entre Moi idéal et Idéal du moi, un Idéal du moi mégalomane du fait des caractères archaïques conservés par l'objet.

Ces agirs assurent un certain équilibre narcissique mais ils ont aussi une fonction de détonateurs, car ils suscitent des conflits dans le groupe des enfants, des mises en actes toujours agies par d'autres, jamais par Anthony directement. Il se retrouve alors en position de voyeur, une passivité tolérable psychiquement car initiée par une position active de

déclencheur de conflits, conflits qu'il ne peut tolérer sur le plan intrapsychique. Ce voyeurisme lui permet de percevoir à l'extérieur ce qu'il ne parvient pas à se représenter psychiquement. Mais la projection dans l'environnement ne permet pas au travail psychique d'advenir. L'absence manifeste d'affects et de signes d'angoisse est liée à la projection dans l'objet externe, y compris la culpabilité. La projection et le clivage peuvent expliquer le « non-accès » à la culpabilité consciente. Une absence de culpabilité manifeste, qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de culpabilité inconsciente.

Ces comportements « *fondés sur la destructivité sans culpabilité, sans angoisse, sans prise en considération d'autrui* »¹² évoquent une forme de cruauté infantile propre aux jeunes enfants et amènent à rapprocher la psychopathie de la perversion à travers la notion de perversité¹³. La position de voyeur relève d'une dimension perverse, sous-tendue par la répression de la curiosité sexuelle. Inhibée dans la relation, difficile à représenter et à assumer, la curiosité sexuelle est mise en acte par les pairs qui, incités par lui, agissent leur propre curiosité sexuelle parfois avec cruauté. Ce sont les jeux sexuels et les propos très sexualisés qui, associés aux passages à l'acte ont motivé le placement. La mère projetait sur Anthony des angoisses massives quant à des possibilités de fonctionnement pervers et avait séparé ses enfants en gardant la plus jeune auprès d'elle la nuit, craignant pour elle. Elle apportait ainsi des bénéfices secondaires à tous, l'un ayant sa propre chambre aménagée comme pour un adolescent, l'autre se retrouvant dans le lit de la mère, ce qui permettait à celle-ci de colmater ses propres angoisses d'abandon.

Ces dimensions psychopathique et perverse coexistent avec une dimension phobique, qui correspond à un niveau plus archaïque du fonctionnement d'Anthony, moins accessible au premier abord, visible lors de très rares mouvements régressifs. Le voyeurisme revêt un double sens de curiosité et de maîtrise, sous-tendue par le besoin de continuité de l'existence de l'objet. Percevoir permet de différencier le vu du non-vu, auquel est associée la projection du mauvais et la peur. La perception et les tentatives de contrôle se rattachent à la peur face à l'inconnu qui ébranle le sentiment de continuité d'existence.¹⁴ Le contrôle perceptif permet de

¹² Misès R., Fortineau J., Jeammet P., Lang J.-L., Mazet P., Plantade A., Quémada N. (1988), Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent. *Psychiatrie de l'enfant*, XXXI, 1, p. 109.

¹³ Bokanowski T., (1995), Les déviations sexuelles et la question des perversions sexuelles, *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, PUF, Tome II, 1413-1435.

¹⁴ Diatkine R., Valentin E. (1995), Les phobies de l'enfant et quelques autres formes d'anxiété infantile. *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Puf, Tome II, p. 1112 : « la construction d'un objet interne hostile, sa projection sur un tiers et l'organisation d'un comportement d'évitement devant l'ennemi ainsi

s'assurer de la présence de l'objet et vient calmer l'angoisse liée au risque de le perdre. Ce n'est que dans un second temps que la pulsion voyeuriste est érotisée.

Il existe un gradient dans les manifestations phobiques, « *qui dépend du rapport existant entre investissement du moi et investissement d'objet* ». ¹⁵ Investir un objet phobogène permet de contenir la peur dans une forme clairement identifiée. Mais quand la peur est diffuse, touchant directement au narcissisme, au sentiment d'existence et à la survie, cela ne permet pas la constitution de phobies structurantes. Il s'agit alors d'un vécu phobique mal organisé, peu circonscrit dans des représentations phobogènes, un vécu susceptible d'être réactivé dès que cède la maîtrise et l'emprise sur l'objet. Anna Freud distingue les phobies et les peurs archaïques. Il y a dans la phobie une régression à partir du stade phallique, alors que les peurs archaïques appartiennent à des phases précoces du développement qui n'auraient pu être élaborées plus avant par l'intermédiaire d'un travail de représentation. Le fait phobique a une valeur importante dans le pronostic, dans la mesure où il correspond à la tentative de maintenir une activité de représentation. C'est probablement à cet essai que se livre Anthony sans y parvenir pleinement.

L'évitement des conflits internes et la projection dans l'environnement vont de pair avec les difficultés de représentations, en particulier de l'objet absent. Quand la permanence de l'objet dans la psyché n'est pas intériorisée de façon stable, l'enfant est alors constamment confronté au risque de perte et d'effondrement narcissique. La lutte contre cette menace passe par un accrochage à la réalité perceptive qui rend le travail psychique difficile. Chez Anthony, l'évitement et la répression sont insuffisants et il a recours à des mécanismes primitifs de défense de type projection, déni et clivage pour juguler l'angoisse.

Pour Annie Birraux la phobie serait une « *tentative de gestion (...) d'une angoisse particulière, qui touche essentiellement à l'autoconservation et au sentiment d'existence. Ce n'est pas pour autant nier l'importance des fantasmes sexuels dans l'expression de la phobie, mais c'est postuler que ces fantasmes menacent l'intégrité narcissique* » ¹⁶.

Au premier plan de la symptomatologie, les comportements agressifs et sexuels d'Anthony relèvent de dimensions psychopathique et perverse. Ils contiennent et dissimulent aussi une dimension phobique archaïque moins accessible car susceptible d'être dévalorisante et

constitué (peuvent être) considéré(s) à la fois comme le prototype du symptôme phobique et comme un pas décisif dans le développement de la connaissance. »

¹⁵ Birraux A. (1994), *Éloge de la phobie*, Le fil rouge, Puf, Paris, p. 15.

¹⁶ Ibid, p. 40.

d'accentuer une blessure narcissique intolérable, combattue par le clivage du moi, la projection, la répression des affects et « un investissement narcissique phallique à la recherche de la toute-puissance » (selon Balier, 1997 cité par Zagury, 2024).

À travers des agirs déclencheurs de conflits ou de jeux sexuels, auquel il assiste ensuite en position de voyeur, Anthony tente de faire figurer et mettre en scène par d'autres que lui ce qu'il ne parvient pas à mettre en forme psychiquement, afin de percevoir et de maîtriser ce dont il a si peur. La projection dans l'environnement d'une conflictualité insupportable lui permet de visualiser à l'extérieur ce qu'il ne peut se représenter, notamment l'issue de conflits initiés par lui par des actes peu élaborés mais qui sont peut-être sous-tendus par des représentations en mal d'organisation au sein d'un scénario fantasmatique. Une mise en acte psychopathique à coloration perverse, mais pas encore une mise en scène de fantasme organisé.

3 Nasser – mise en scène externe, mise en sens.

La vignette clinique de Nasser vient illustrer une mise en scène externe, potentiellement sous-tendue par un fantasme, qui nous engage sur le chemin de la mise en sens. Nasser est placé en internat thérapeutique à 10 ans (où il bénéficie d'une scolarité spécialisée au sein de l'institution, d'un suivi médico-psychologique et d'une prise en charge éducative importante). Dans son groupe de vie, il y a des animaux domestiques dont les enfants s'occupent quotidiennement. L'un d'entre eux a un jour découvert, couchée dans le clapier comme si de rien n'était, une lapine qui avait récemment mis bas, éventrée, vidée, avec auprès d'elle contre son ventre son lapereau, mort lui aussi. Les entrailles étaient enterrées dans le jardin du groupe. Les enfants et les éducateurs qui l'ont découvert sont horrifiés. L'acte, détaché de son contexte, revêt une connotation morbide certaine. Il apparaît cruel, d'une cruauté qui peut prendre des allures psychopathiques, car exposé sans culpabilité apparente par Nasser. Face à cet acte violent, le premier temps entraîne de la sidération, puis vient la colère, la condamnation et les désirs de répression, voire d'enfermement punitif¹⁷, en attendant la possibilité que le refoulement opère et avec lui une mise en latence.

¹⁷ En qualifiant cet enfant de « dangereux pour lui-même et pour les autres », le diagnostic sous-jacent est la psychopathie, et chez l'adulte cela sous-entend l'enfermement. Cette expression était présente dans le dossier d'admission de Nasser, comme dans tous les dossiers que nous avons pour l'internat du Centre Le Coteau-G. Amado.

Pour ce faire il est nécessaire de décondenser cet acte aux significations et fonctions multiples. Quel est le but de ce geste si élaboré ? À qui est-il destiné et pourquoi ? Quelles intentions et quels sens peut-on lui attribuer ? Est-ce un acte agressif en soi ou bien dirigé vers ou contre quelqu'un ? L'animal, le groupe de pairs, les éducateurs, l'enfant lui-même et/ou son environnement familial ? Est-ce la répétition de ce à quoi l'enfant a assisté à des fins d'élaboration d'un vécu traumatique ? Est-ce la mise en scène d'un fantasme de relation mère-enfant que plus rien ne pourra séparer ? Qu'en est-il de la pulsion épistémophilique liée à la curiosité sexuelle, et de la pulsion d'emprise empreinte de cruauté et dont on sait qu'elle fait peu cas de l'altérité ? La liste n'est pas exhaustive. Les possibilités sont multiples et complexes, signe de l'extrême polysémie du geste.

Le recours à l'anamnèse et à la contextualisation permet de penser cet acte, de chercher du sens, d'abord pour nous même, puis éventuellement pour l'enfant dans un second temps. Durant sa petite enfance, Nasser a été élevé par une mère célibataire qui, pour de multiples raisons, n'avait pu s'occuper correctement de son bébé. Le père, violent avec sa famille, était incarcéré à l'étranger. Le parcours de vie de cet enfant était rempli d'événements qui ont eu pour conséquences des altérations profondes de la relation mère-enfant entraînant un vécu d'abandon et des désirs répétés de « retourner dans le giron de sa mère ». À l'époque des faits, elle venait d'accoucher par césarienne et était hospitalisée, ce qui l'empêchait de rendre visite à son fils qui était très inquiet. Quelque temps auparavant, lors d'une sortie en week-end, il avait assisté à une cérémonie religieuse durant laquelle on sacrifie un animal dont les entrailles sont enterrées.

La recherche de compréhension à partir de l'histoire personnelle favorise le fractionnement de la charge pulsionnelle projetée sur l'environnement en petites quantités plus tolérables psychiquement. Cette liaison par le sens a des effets sur les soignants, elle favorise une forme de ré-humanisation du crime et partant du criminel, renversant la logique d'exclusion, ce qui a progressivement permis à l'équipe de tolérer cet acte et de ce fait qu'il soit toléré par les autres enfants.

Mais qu'en est-il du sens de cet acte pour Nasser ? Qu'en est-il des liaisons inconscientes nécessaires à l'appropriation subjective, favorisant l'élaboration psychique et le refoulement, en lieu et place de la mise en acte ? Là commence la tâche dévolue à la cure psychanalytique individuelle.

Nasser était en psychothérapie avec une analyste, et si sur le plan éducatif et groupal, des mots ont été prononcés, des sanctions prises, nous avons espéré que cet espace serait propice à une réappropriation, à une élaboration psychique pour lui, via l'investissement transférentiel sur son analyste. Celle-ci ne percevait pas Nasser de la même manière que l'équipe. Le clivage du moi et le clivage entre bon et mauvais objet est très fréquent dans ces types de fonctionnement psychique et les objets sont aussi susceptibles d'être interchangeables selon les gratifications et frustrations du moment. La diffraction du transfert sur différents professionnels peut être un outil thérapeutique afin d'accueillir les différentes projections d'un moi souvent mal unifié. Elle rend paradoxalement possible un investissement transférentiel plus tempéré sur l'analyste, si tant est qu'un travail de rassemblement à la fois collectif, et individuel sur le plan contre transférentiel, de la diffraction puisse s'opérer entre les différents intervenants.

Accueillir et contenir, puis réduire la diffraction, permet d'éviter les clivages et favorise la réduction du clivage du moi, si les différents professionnels, supports d'investissement transférentiels diffractés, se parlent et collaborent entre eux, en confiance. « On parle d'un enfant » écrit Jean Luc Donnet (1976/2005).

La lapine et son lapereau ont constitué un support à la projection pour Nasser, remplaçant le travail hallucinatoire par une mise en acte probablement sous-tendue par un besoin de lier différents éléments potentiellement effractant, la cérémonie de l'Aït-El-Kebir vécue en l'absence de sa mère du fait de sa grossesse suivie par la naissance de ses petits frères. Était-ce une façon de s'approprier non pas l'objet du désir mais du besoin ? Peut-on penser que cela relevait d'un besoin impérieux pour lui, au point de bannir tout affect, de rompre les liens établis avec les autres enfants du groupe et les éducateurs ? Ces questions restent en suspens. En décondensant cet acte, il semble qu'il soit sous-tendu par des représentations en mal d'organisation, au sein d'un scénario fantasmatique. Une mise en scène donc, à coloration perverse, mais une mise en scène où l'intrication pulsionnelle serait présente à travers le sadisme, qui « implique une scénarisation psychique » pour Zagury (2024).

Actuellement nous assistons à une forme de régression dans nos modalités d'aborder ces problèmes récurant de violence agie. Des conceptions réductrices attribuent à nouveau aux traumatismes, qu'ils soient récents ou transgénérationnels, la puissance dévastatrice d'actes qui serait ainsi toujours le fait d'enfants ou d'adolescents ayant eux-mêmes subits à des degrés divers un traumatisme durant leur enfance. Pourtant, l'expression de la destructivité

peut se retrouver chez des enfants et adolescents apparemment sans histoire. La focalisation sur l'éducation, la pédagogie, avec comme outil la valorisation de la répression de la pulsionnalité, peut aussi avoir des conséquences dramatiques.

4 *Adolescence - A normal family*

J'aimerais évoquer des situations d'adolescents ayant commis des actes meurtriers et pour lesquels l'environnement ne percevait aucun signe avant-coureur. Pas d'inquiétude quant à leur éducation, leur capacité à canaliser les mouvements pulsionnels vers des voies socialement valorisées, via la sublimation, des adolescents qui donnent à voir une réussite scolaire et mènent apparemment une vie sans nuages. L'acte meurtrier survient alors comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, formule utilisée à propos de l'éclosion de la schizophrénie à l'adolescence, un ciel d'apparence dégagé de tout conflits, celui d'une enfance sans chaos. Peut-être était-ce un *chaos calme*, trop calme, un bouillonnement sous-terrain, à l'abris de constructions défensives faites de répression pulsionnelle plus que de refoulement, voire même de désaffectation précoce, sur un mode quasi opératoire, une vie psychique à l'abris de toute conflictualité due au déni et au clivage du moi permettant de maintenir une adaptation de surface. Nos sociétés sont habituées à valoriser la sagesse au prix parfois d'une trop grande soumission dont il faudrait peut-être aussi se méfier. Ainsi tous ces meurtres récents dont celui d'une surveillante de collègue commis par un adolescent de 14 ans qui jusque-là ne posait aucun problème, ni scolaire ni de comportement, ni à la maison ni ailleurs, qui n'était pas un adepte des réseaux sociaux et était même référent harcèlement dans son collège ! Un jeune issu d'une famille sans histoire, tout du moins connue, des parents qui n'étaient pas séparés, sans difficultés socio-économiques, un exemple de normalité, d'a-conflictualité en surface. On a appris plus tard que cette surveillante avait surpris ce jeune avec une jeune fille de son collègue.

La série *Adolescence* (Graham & Thorne, 2025) illustre de façon exemplaire l'incompréhension et la sidération de l'entourage, parents, éducateurs, psychologues et autres spécialistes, fasse au meurtre d'apparence gratuit commis par un jeune adolescent sur une jeune fille de son âge.

Dans le même fil associatif, le film *A normal family* (Hur Jin-ho, 2025) montre des parents d'adolescents confrontés à la violence crue, sans motif apparent de leurs progénitures. Cette

violence vient éclairer parfois, quand on parvient à y mettre du sens, des conflits familiaux restés agissants à bas bruit jusqu'alors, certes transgénérationnels mais semble-t-il sans qu'il n'y ait la trace de véritable traumatisme, même encrypté. Pas de fantômes, pas de non-dits préjudiciables dans la génération précédente, sauf dans ce film l'éternel conflit fratricide entre Caïn et Abel, être ou ne pas être le ou la préféré(e), et l'envie que cela peut engendrer.

Sans divulguer le film je dirais juste que deux cousin et cousine commettent un acte d'une brutalité sans nom, sans « non » sans limite, et sans culpabilité. Cet acte psychopathe va produire une déflagration dans leurs deux familles, d'une puissance à la hauteur du déferlement de haine commis par ces jeunes sur un illustre inconnu totalement démuni et qui n'avait d'autres tords apparents que d'être là à ce moment précis. Ce qui m'a marqué dans ce film, c'est à un premier niveau l'absence de sens de cet acte, que personne ne comprend, même eux ne peuvent rien en dire. Les deux adolescents sont issus de deux familles normales, aisées, les parents ont très bien réussi leurs vies, leurs carrières. Pas de carences, ni de traumatismes notables. Ils sont eux-mêmes sur la voie de la réussite sociale, notamment scolaire. Ils ont des amis, des désirs plus ou moins assouvis, une parfaite adaptation au modèle sociétal et familial. Aucun signe annonciateur, pas de troubles manifestes, pas de manque affectif semble-t-il.

Un bémol malgré tout. La belle-mère, unique pièce rapportée de la famille, signale l'absence d'empathie chez ces adolescents envers le nouveau né de la famille. Elle est la seule à s'étonner du peu d'intérêt, voire de la désaffectation qu'ils semblent avoir à l'égard de ce petit être. Pas de manifestation signant l'identification à l'*hilflosigkeit* du nourrisson, pas vraiment question d'être pour lui un *nebenmensch*, juste une présence de babysiter sans apparent investissement pulsionnel. Pourtant, une certaine curiosité affleure après de cet être démuni, totalement impuissant et dépendant... ce qui laisse derrière eux un parfum de crainte, perceptible par la mère du nourrisson, certes du fait de sa préoccupation maternelle primaire mais pas seulement. Cette tierce personne semble bien être la seule à suspecter qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de cette *normal family*, où les enfants ont été et sont encore restés, à bas bruit et à l'abri du clivage, *His ou her majesty the baby*.

Des rois et reines qui ont bien intériorisé les désirs et semble-t-il les interdits parentaux, tout du moins qui s'y sont apparemment pliés sans tumulte, sans revendications excessives ni révolte manifeste. On perçoit chez ces adolescents, et chez leurs parents au premier abord, l'absence en surface de toute conflictualité intrapsychique, le déni de toute contradiction

interne. D'où le coup de tonnerre de l'acte psychopathique que personne n'avait pressenti ni à fortiori compris. Pas même eux ? C'est une question.

La perversion narcissique serait selon Racamier « *une défense spécifique contre le deuil et le conflit interne. Ce processus est dénié ; expulsé chez autrui, « l'hôte du venin », tarissant l'envie au sens kleinien, précipitant la déroute de l'objet au profit de la survalorisation narcissique propre* » (cité par Zagury, 2024). « *La visée de ce puissant travail de déni interne et d'expulsion, qui puise sa source à l'universelle mégalomanie infantile, qui récuse toute limitation anti-narcissique, c'est d'éradiquer en soi le gouffre de la dérélition en le transformant en jouissance de toute puissance agie, au détriment de son objet* »¹⁸.

J'ai trouvé dans ces propositions des éléments de sens. Il évoque chez des adultes pervers et psychopathes, le « *caractère crucial du passage d'une passivité insupportable, corollaire de l'envahissement par l'objet, à une démarche active d'emprise* »¹⁹. Le passage à l'acte de ces adolescents a eu lieu après une soirée festive, moment d'élation et au décours d'une rencontre non préméditée avec une personne très démunie, un SDF. Cette vision, exacte opposé de leur statut social, a pu leur renvoyer l'image de ce à quoi ils se devaient d'échapper. Leur construction psychique toute entière soumise à l'adaptation et la réussite sociale, sous-l'égide de la répression et non du refoulement, sur un mode opératoire désaffectivé, s'est peut-être vue fragilisée, les renvoyant à une passivité, une déchéance insupportable, ouvrant la porte à une possible menace d'effondrement interne, un break-down potentiel (Winnicott). Zagury évoque le « *passage brutal de la menace d'effondrement à l'emprise sur l'objet-victime, de la passivité à l'activité, de la sidération (...) au triomphe provisoire de (la) déroute* » de l'objet. Certains auteurs soulignent la « *transformation perverse de la détresse en triomphe* »²⁰ et la dimension de jouissance prise à la vengeance et la réduction d'un « *sujet à l'état de chose inanimé, comme il a lui-même été laissé pour compte* » ! Y-a-t-il eu jouissance ici ? La question reste entière. Ces adolescents auraient-ils été laissés pour compte par leur environnement, plus préoccupé par l'adaptation que par la prise en compte des besoins pulsionnels de leurs enfants, notamment la nécessité de renoncer à la toute-puissance, de tolérer la frustration sans trop de répression de l'agressivité ?

¹⁸ Zagury D., (2024). Perversion – perversité, in Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, Le Carnet PSY. 2024/4 (N° 269), p. 30-32.

¹⁹ Ibid, p. 31

²⁰ Stoller, 1978, *La perversion, forme érotique de la haine*, Paris, Payot, cité par Zagury (2024).

J'ai tendance à voir dans ces actes commis froidement, sans affects, l'expression d'une pulsionnalité qui avait trouvé jusqu'alors à se canaliser, à se civiliser, d'abord dans la génération des parents, pour aboutir à une forme d'éducation normalisée, « réussie » mais empreinte de répression, jusqu'à en étouffer l'émergence, à ce qu'elle soit si fortement canalisée par des digues bétonnées, ou par les chemins d'une sublimation dont la valence narcissique de la libido primerait sur la valence objectale, une sublimation qui contribuerait au déni de la castration.

Le déni même partiel de la réalité, et notamment de toute contradiction interne, associé au clivage du moi contribuent à l'absence de culpabilité manifeste, d'acceptation de la responsabilité individuelle de l'acte qui signe la dimension psychopathique. « *Après l'acte, il y a pour ainsi dire un réveil d'un sujet qui reprend le cours de sa vie habituelle. Il n'y a pas d'oubli, mais impression qu'il s'agit de quelqu'un d'autre qui a commis le crime, du fait du clivage* » écrit Balier²¹. Zagury fait l'« *hypothèse d'une économie psychique en perdition, menacée par la pulsion de mort, s'accordant un sursis par la mise à mort de la victime. Par le meurtre, ces criminels repoussent et agissent sur autrui la dévitalisation qu'ils présentent à l'œuvre en eux-mêmes. Ils sont animés par une « quête de la revitalisation », s'effectuant dans la « possession vampirisante de la victime », dont la mort s'impose comme « condition de la renaissance de soi* ». ²²»

Tout comme le jeune garçon dans *Adolescence*, qui évoque plus une entrée dans la schizophrénie, ou celui qui a froidement tué la surveillante de son collègue, ces jeunes issus d'une *Normal family* ne peuvent expliquer leurs actes. Alors c'est à nous de tenter de le faire, de les contextualiser sans les justifier, d'humaniser ces actes pour que celles et ceux qui les ont commis restent dans le giron d'une humanité qui tolère, inclus et supporte, en son sein, le dualisme pulsionnel. Pas de pulsion de vie sans pulsion de mort. Si la toute-puissance du désir ne trouve pas de limite, alors pas d'adaptation à la réalité. Mais si l'adaptation à la réalité s'apparente à la dictature de la raison, alors la pulsionnalité fait retour, sans raison.

²¹ Balier C. (1997), cité par Zagury D. (2024). Perversion – perversité, in Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, *Le Carnet PSY*. 2024/4 (N° 269), p. 30-32.

²² Zagury D. (2017). La banalité psychique du mal. Roussillon (dir.) *Violence ordinaire et hors normes*, Paris, Dunod.

Références bibliographiques

- Aulagnier P. (2003). *La violence de l'interprétation*. Le fil rouge, Puf.
- Balier C., Diatkine G. (1995), La psychopathie chez l'enfant et l'adolescent, *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Tome II, 1363-1411, Puf.
- Balier C. (1997). Violence et survie psychique. *Monographie de Revue française de psychanalyse (Le mal être)*, Paris, Puf.
- Benyamin M, (2024). De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, in Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, *Le Carnet PSY*. 2024/4 (N° 269), p. 26-29.
- Birraux A. (1994), *Éloge de la phobie*, Le fil rouge, Puf, Paris.
- Bokanowski T., (1995), Les déviations sexuelles et la question des perversions sexuelles, *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Tome II, 1413-1435, Puf.
- Braunschweig D., Lebovici S., Van Thiel Godfrind J. (1969). La psychopathie chez l'enfant. *Psychiatrie de l'enfant*, XII, 1-106, Puf.
- Cohen de Lara A. (2024). Destructivité vitale chez les enfants et travail institutionnel de l'individuel au collectif. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2024/1 (Vol. 14), p. 93-118, Puf.
- Cohen de Lara A. (2023). Une rencontre tardive et pourtant déjà là. Chiantaretto J.F., Cohen de Lara A., Houssier F., Matha C. (dirs.). *Aux origines du Je : l'œuvre de Piera Aulagnier*. Ithaque.
- Cohen de Lara A. (2020). Quelques considérations actuelles sur « Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre ». Bombarde O., Matha C., Neau F. (dirs.), *Quelques motifs de la psychanalyse. À partir des travaux de Laurence Khan*, Les Belles Lettres.
- Cohen de Lara A. (2014). Supporter la destructivité. Cohen de Lara A., Danon Boileau L. (dirs.), *La destructivité chez l'enfant*, Monographies et Débats de Psychanalyse, Paris, Puf, 147-162.
- Cohen de Lara A. (2010). Diagnostics et classifications : discussion autour de la notion de psychopathie chez l'enfant. Marty F. (dir.), *Psychopathologie de l'enfant : 10 cas cliniques*, Paris, In Press, 159-183.
- Cohen de Lara A. (2004). Risque d'évolution psychopathique chez une enfant agitée. *Psychiatrie de l'enfant*, XLVII, 2, pp. 511-530.
- Cohen de Lara A. (2001). Ces enfants dits inadaptés. Arfouilloux J. C., Diatkine G., Fréjaville A. (dirs.), *Éducation et maltraitance*, Monographies Psychiatrie de l'enfant, Puf, 137-148.
- Diatkine G. (1979). Familles sans qualités : les troubles du langage et de la pensée dans les familles à problèmes multiples. *La psychiatrie de l'enfant*, Vol. 22, n° 1.
- Diatkine R. et Valentin E. (1995). Les phobies de l'enfant et quelques autres formes d'anxiété infantile. *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, PUF, Tome II, p. 1112.
- Donnet J-L. (1976). On parle d'un enfant. *Revue française de psychanalyse* (vol. 40, n° 4), Puf, Paris.
- Fréjaville A. (1971). La notion de psychopathie chez l'enfant. *Encyclopédie Médico Chirurgicale*, Paris, Psychiatrie, 37310 A. 10.
- Green A. (1988). Pourquoi le mal ?. *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°38, Gallimard.
- Kahn L. (2008). Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre. *Penser/rêver n°14, L'inadaptation des enfants et de quelques autres*, Edition de l'Olivier, automne 2008.
- Misès R., Fortineau J., Jeammet P., Lang J.-L., Mazet P., Plantade A., Quémada N. (1988). Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent. *Psychiatrie de l'enfant*, XXXI, 1, p. 109.
- Racamier P.-C. (1992). *Le Génie des origines*, Paris, Payot.
- Stoller R. (1978) *La perversion, forme érotique de la haine*, Paris, Payot.
- Zagury D. (2024). Perversion – perversité. Dossier De la perversion sexuelle à la perversion narcissique, *Le Carnet PSY*. 2024/4 (N° 269), p. 30-32.
- Zagury D. (2017). La banalité psychique du mal. Roussillon R. (dir.), *Violence ordinaire et hors normes*, Paris, Dunod.